

Reportage au cœur des traditions

Un mariage des Mille et une nuits

Btissam (24 ans) et Adil (30 ans) se sont mariés à Bruxelles, selon les rites tangérois. "La Libre" a suivi Btissam pendant les trois jours de préparatifs et la fête du mariage. Ou comment être belge et préserver ses racines marocaines.

M ercredi midi. Dans une maison bruxelloise discrète du haut de Molenbeek-Saint-Jean, les prochaines heures vont ouvrir un nouveau chapitre dans la vie d'une jeune femme : Btissam, 24 ans, va unir son destin à Adil, 30 ans. Tous deux belges d'origine marocaine, ils ont décidé de se marier en Belgique, selon les traditions de Tanger, ville natale de Btissam, après avoir célébré l'été dernier leurs fiançailles au Maroc. Régi par de nombreuses traditions et coutumes ancestrales, le mariage marocain peut être fêté pendant trois à sept jours, selon les régions, la taille et la richesse des familles. "Dans des pays comme le Maroc et la Turquie, le mariage reste l'un des piliers de ce qui fait la communauté. Mais aussi de ce qui permet une forme de reconnaissance sociale, c'est-à-dire le passage du statut de cadets sociaux au statut d'adultes sociaux", décrypte Jacinthe Mazzocchetti, docteur en anthropologie et chargée de cour à l'UCL. Le mariage est un rite, une cérémonie beaucoup plus communautaire qui continue à lier des familles, des groupes".

Pour la future mariée, les préparatifs débutent toujours par un bain purificateur au hammam. C'est entourée d'une petite dizaine de femmes – ses meilleures amies, sa sœur, sa tante, sa cousine... – que Btissam va se rendre au bain public de la chaussée de Gand.

Mais pour l'heure la jeune femme, qui vit toujours chez sa maman, met la dernière main aux présents destinés aux employées du hammam. Dans le salon familial, décoré avec goût, à l'orientale, de tapis moelleux et de fauteuils de velours brun et aubergine, trône un grand plateau argenté au couvercle conique. Appelé "mkabe", il est garni d'un pain de sucre, de henné séché, de gâteaux et zakouskis, de thé et de pains à l'anis ainsi que de bougies. Btissam emmènera également au hammam un coffret renfermant des sous-vêtements, un caftan et un pantalon blancs, et des babouches blanches. "Tout est neuf, sourit-elle. A partir d'aujourd'hui, tout ce que je vais porter est nouveau. Normalement, au Maroc, cela dure les sept jours précédant le mariage et sept jours après le mariage. Cela symbolise le début d'une vie nouvelle". Heureuse, mais aussi un peu angoissée, Btis-

sam s'inquiète: "On est déjà en retard!". Une amie la rassure rapidement: "Mais, non! Il n'y a pas d'horaire dans les mariages chez nous. C'est ça qui est cool!".

Jamila, la maman de Btissam, revenue de quelques emplettes, s'affaire, elle aussi. Elle tire un drap de satin blanc sur le divan principal du salon, surmonté de deux bougeoirs en argent, et dresse une petite table d'une bouteille de lait – "tout ce qui est blanc porte bonheur", informe Jamila –, de sucre, d'une boîte de mouchoirs en papier et d'un bol. Tout doit être prêt pour apposer en soirée le henné sur les mains et les pieds de sa fille. "J'essaie de respecter les traditions mais ce n'est pas toujours facile. Elle m'a ruinée, commente en riant Jamila. J'ai voulu offrir à ma fille tout ce que je peux en respectant nos traditions même si nous vivons dans un autre pays". L'anthropologue Jacinthe Mazzocchetti relève: "Le mariage est un moment où l'on peut démontrer, en particulier sur les cadres de la migration, à la famille d'ici et de là-bas que l'on a réussi, en tout cas que l'on n'a pas tout raté. On prouve aussi à la communauté qu'on vit en Occident mais qu'on ne l'a pas lâchée".

Assises autour de la table du salon, où cinq pyramides de pâtisseries marocaines aux noix, à la fleur d'oranger ou encore aux dattes attendent d'être dégustées, la petite dizaine de femmes lancent l'ambiance en l'honneur de Btissam. Darbouka ou bendir – instruments de percussion –, à la main, elles entonnent chants traditionnels, premiers "youyou" et "sate et slemé" – chant religieux en faveur d'un mariage réussi – qui accompagneront Btissam tout au long des festivités matrimoniales.

C'est dans cette joyeuse atmosphère que Btissam finit de se préparer. Aidée d'une amie, elle revêt le "Hayek", tissu immaculé blanc en laine, "que nos arrières grands-mères portaient déjà", précise-t-elle. Le Hayek noué sur une épaule et la main droite dégagée pour rabattre le tissu le long de son visage, Btissam s'engouffre dans une voiture en direction du hammam. Dans la rue, chants et "youyou" résonnent, sous le regard de quelques badauds.

L'arrivée au hammam est tout aussi enjouée. Deux enseignes – "Bain

pour dames" et "Bain pour hommes" – indiquent aux usagers l'entrée à emprunter. L'accueil est convivial et chaleureux. Tout le petit cortège grimpe à l'étage pour débarrasser Btissam de son Hayek. Très émue, la jeune femme embrasse sa mère, qui ne l'accompagnera pas à l'intérieur du bain public. Une fois dévêtues, les femmes escortent, bougies allumées à la main, Btissam jusqu'au hammam. Les vapeurs d'eau chaude font transpirer les corps tandis que des seaux d'eau froide viennent resserrer les pores. A l'aide de gants de crin, les femmes se frictionnent au savon noir et se frottent le dos entre elles. Ici, ni tabou ni complexe ni jugement. La féminité s'épanouit, à l'état brut, sans artifice. Retirée dans un coin plus intime, Btissam se fait chouchouter, entre soins et massages divers.

Après plus d'une heure et demie, la future mariée est fin prête pour revêtir ses nouveaux vêtements et reprendre le chemin de la maison, toujours au rythme des chants et des "youyou" de ses proches qui, cette fois, se sont toutes habillées d'une "djellaba", traditionnelle tunique longue à capuchon car "c'est plus pratique", indique Hajar, 21 ans, sœur cadette de Btissam.

En ce début de soirée, d'autres amies et connaissances de Jamila et Btissam arrivent peu à peu pour la "Nkiche" ou "soirée du henné". En cuisine mijote un couscous dont les effluves épicés emplissent toute la maison et ouvrent grands les appétits. Un plat minutieusement concocté par une cuisinière rompue à cette préparation depuis une vingtaine d'années.

Btissam et le petit groupe du hammam ont, elles, grimpé à l'étage pour s'approprier pour la soirée, qui s'annonce longue. Sous les "youyou" et "sate et slemé", la vingtaine de convives, coiffées, maquillées, parées de scintillants bijoux et vêtues de caftans colorés, s'installent dans le salon. Celles qui le désirent, se font apposer du henné sur une main.

Il est près de 19 h lorsqu'apparaît Btissam, le visage totalement dissimulé sous un voile blanc pailleté d'argent et brodé de perles, appelé "le-zar". Assise sur le sofa, elle présente ses mains et ses pieds à Hafida, artiste-calligraphe et "nekacha". Cette professionnelle du henné va, pendant

plus de deux heures, lui décorer l'intérieur et l'extérieur des mains et des pieds de dessins au henné, incrustés d'une pâte de couleur brillante rouge, dorée, émeraude... Un rite destiné à porter joie et bonheur à la future mariée et à son couple.

Un encensoir a également été déposé près de Btissam. Sofie, amie de la famille, prend une poignée de grains d'encens qu'elle frotte en divers endroits sur le corps de la jeune femme avant de les jeter dans l'encensoir et de lui faire inhaler la fumée quelques instants. "C'est pour protéger la mariée du mauvais œil, de tous les maux, du Diable, de la maladie, des mauvaises personnes", souffle-t-elle.

Service du traditionnel thé à la menthe et de ses goûteuses pâtisseries puis du couscous, la soirée s'achèvera tard dans la nuit, en chansons, danses et musique.

J eudi midi. Au domicile de Jamila, c'est l'effervescence. Coups de klaxons, musiques, "youyou", Btissam et Adil ont embarqué à bord d'une Mercedes grise. Direction le château du Karrevel pour célébrer leur mariage civil. Pour lui, costume noir et cravate blanche rayée de noir. Pour elle, robe de satin blanc, épaules et cou pudiquement couverts, et foulard blanc se muant en voile nuptial pour cacher ses cheveux. "Je porte le voile (NdLR : foulard) mais de manière un peu moderne. J'essaie de concilier les deux. Et comme cela, je peux porter des boucles d'oreilles", confie la jeune musulmane.

L'arrivée du couple, un peu intimidé, dans la vaste cour pavée du château est accompagnée d'un groupe folklorique de Dakka Merakchia, troupe typique du sud du Maroc. "Ca met de l'ambiance!", s'exclame Btissam. Suivis de leurs deux témoins masculins respectifs, Btissam et Adil pénètrent dans la salle officielle des mariages pour l'échange des consentements et des alliances. "La religion nous oblige à avoir au minimum deux témoins masculins pour le mariage civil, explique Btissam. S'il n'y a pas d'homme du tout, il faut quatre femmes. Ce n'est pas une question d'inégalité. C'est juste que pour nous, l'homme est un homme de parole, qui préfère mourir et ne va pas changer sa parole". Avec leur livret de mariage,

